

**M**USTAPHA KÉMAL, ou la mort d'un empire, IBN SÉOUD, ou la naissance d'un royaume — les ouvrages que nous présentons aujourd'hui au public ne sont pas les premiers qui aient été consacrés à ces deux grandes figures. Le Loup Gris d'Angora et le Léopard de Ryhad sont des personnages de trop d'envergure pour ne pas avoir déjà attiré l'attention des historiens. Et pourtant, mieux on connaît leur vie et plus il semble manquer quelque chose aux descriptions qu'on en a faites.

Longtemps, l'auteur de ces lignes s'est demandé en quoi consistait cette lacune. A force de la chercher, il a fini par la découvrir. Il s'est aperçu que la personnalité du premier président de la Turquie kémalienne et celle du premier souverain de l'Arabie séoudite ne prenaient toute leur signification que lorsqu'on les rapprochait l'une de l'autre. Car ces deux hommes incarnent les deux aspects fondamentaux — l'aspect turc et l'aspect arabe — d'un des phénomènes historiques les plus importants de notre temps : le réveil des peuples du Proche et du Moyen-Orient.

Sitôt qu'on en a pris conscience, bien des choses, passées jusque-là inaperçues s'éclairent et s'ordonnent. Ces deux destinées, déjà si surprenantes quand on les étudie isolément, prennent une intensité et un relief insoupçonnés, dès qu'on les considère comme un tout. On aperçoit alors en eux une foule de contrastes et de similitudes qui n'attendaient que cette confrontation pour apparaître au grand jour. D'où la tentation de leur consacrer un travail où ils seraient étudiés en fonction l'un de l'autre.

Deux vies parallèles, en somme ? demandera-t-on. Oh non ! Gardons-nous de vouloir ressusciter ce genre acadé-

*mique et désuet. Disons plutôt : deux destinées complémentaires, ce qui n'est pas la même chose. Car les rapports qui existent entre ces deux chefs d'Etat ne sont pas une construction de l'esprit. Ils résultent de facteurs à la fois simples et dramatiques. Songeons qu'ils sont nés à la même époque et dans la même région du monde ; qu'ils ont grandi dans le même cadre et au sein de la même religion ; qu'ils ont eu les mêmes adversaires à combattre, les mêmes problèmes à résoudre et les mêmes difficultés à surmonter ; qu'ils se sont assigné très jeunes les mêmes objectifs et qu'ils les ont poursuivis toute leur vie avec la même obstination passionnée. N'est-ce pas assez pour nous convaincre que tout invite à les traiter comme les deux volets d'un diptyque, les deux thèmes conducteurs d'une même symphonie ?*

*Exactement contemporains, puisque quelques semaines séparent leurs dates de naissance, Mustapha Kémal et Ibn Séoud ont vécu très proches l'un de l'autre dans l'espace et dans le temps. Pourtant, une sorte de rideau invisible les a séparés toute leur vie. C'étaient tous deux des hommes de guerre. Tous deux ont commandé les forces armées de leur pays. Leurs deux peuples étaient en état de conflit permanent depuis des siècles. Tout les prédestinait donc à s'affronter sur le champ de bataille. Pourtant jamais le destin ne les a mis face à face. Lorsque Ibn Séoud a eu à lutter contre les Turcs, Mustapha Kémal était occupé à batailler ailleurs ; et quand Mustapha Kémal a eu maille à partir avec les Arabes, ce fut avec les Bédouins de l'Émir Fayçal, non avec ceux du roi du Nedjd. S'ils s'étaient heurtés l'un à l'autre, le choc eût été terrible. On rêve à ce qu'eût été un corps à corps entre le Loup d'Angora et le Léopard de Ryhad... Mais il ne s'est jamais produit, et cela vaut mieux ainsi. Ils se seraient sans doute tués, ce qui eût été un grand malheur. Pour leurs peuples, d'abord ; pour les historiens ensuite. Car Turcs et Arabes seraient retombés dans le chaos. Et nous n'aurions connu ni l'épopée kémalienne, ni l'épopée séoudite.*

*Non seulement leurs vies ne se sont jamais croisées, mais*

*elles dessinent deux trajectoires inverses l'une de l'autre. Celle de Mustapha Kémal se poursuit à travers une série d'effondrements tragiques. Il grandit au sein d'un Empire vétuste qui se lézarde et craque de toutes parts. Année après année, le territoire de son pays se rétrécit, amputé des provinces que ses ennemis lui arrachent : la Grèce, la Bulgarie, la Thrace, l'Albanie, la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine. Jusqu'au jour où, enragé de voir réduire son pays à quelques kilomètres carrés qui ne lui offrent même plus l'espace nécessaire pour respirer, traqué, mis hors-la-loi et condamné à mort, il oppose un « non » catégorique à la débâcle, fait reculer les grandes Puissances et fonde un État nouveau sur les débris héroïquement sauvés du désastre.*

*Ibn Séoud, lui, part d'une province en partie occupée par les Turcs. Sa jeunesse consiste à errer de désert en désert et d'exil en exil. Pourtant il finira par fonder un royaume à la pointe de son épée en rassemblant autour du Nedjd, toutes les tribus et les terres progressivement libérées de la tutelle ottomane : le Haïl, le Hasa, le Djebel-Shammar, le Hedjaz, l'Asir...*

*La vie du premier est une lutte quotidienne contre l'adversité, une succession ininterrompue de revers et de désastres, une descente atroce, brusquement arrêtée par un raidissement surhumain. La vie du second est l'exploitation audacieuse d'une série de coups de chance, une ascension continue qui semble ne jamais devoir s'arrêter. Mais ne nous y trompons pas. Si ces deux hommes arrivent malgré tout à faire prévaloir leur volonté, si une réussite éclatante finit par couronner leurs efforts, c'est qu'ils sont l'un et l'autre des monstres d'énergie, d'endurance et de courage. Aucune défaite ne les abat, aucune épreuve ne les rebute. Doués d'une vitalité presque anormale, ils dépassent de cent coudées tous les personnages qui les entourent, comparses éphémères tôt emportés par le vent. Dans la guerre comme dans la paix, ils s'imposent sans discussion par ce trait qui leur est commun : la force de caractère. Détracteurs et admirateurs emploient les mêmes termes pour les juger :*

« Ce chef de brigands », dit Lord Balfour de Mustapha Kémal. « Cet aventurier sans scrupules », dit T. E. Lawrence d'Ibn Séoud. « Je n'ai jamais rencontré un homme qui ait une vue aussi claire de ses objectifs, et qui soit aussi décidé à les réaliser », dit Sir Charles Harington du chef de l'Etat turc. « Je n'ai jamais rencontré un homme dont j'aie pu moins tirer, que ce monarque arabe à la volonté de fer », dit Franklin Roosevelt du chef de l'Etat séoudite. Il y a là autre chose qu'une simple coïncidence.

Un second trait de ressemblance est l'identité de leurs objectifs, car ils sont hantés, l'un et l'autre, par la même préoccupation : faire de leurs pays respectifs des nations modernes. Ils cherchent à labourer leurs peuples en profondeur, à les remodeler selon des normes nouvelles, bref, à leur faire rattraper en quelques années, les siècles de retard que leur ont valu l'incapacité de leurs chefs ou leur indolence naturelle. Les dernières années de Kémal Ataturk sont consacrées à l'exécution du « programme d'industrialisation » de la Turquie. Celles d'Ibn Séoud sont remplies par la réalisation du « programme de modernisation » de l'Arabie.

Mais à peine a-t-on marqué ces similitudes, voici que les contrastes apparaissent aussitôt. Pour rénover la Turquie, Mustapha Kémal procède à grands coups de réformes et de sécularisations. Il veut l'arracher à sa torpeur morbide, pour en faire un pays neuf, peuplé d'âmes neuves. Il veut la détourner des mirages de l'Orient, pour lui permettre de prendre rang parmi les Puissances occidentales. Pour cela, aucun moyen ne lui paraît trop violent. C'est à coups de hache qu'il tranchera, l'un après l'autre, tous les liens qui rattachent le peuple turc au passé.

Ibn Séoud, au contraire, prend appui sur ce que le peuple arabe possède de plus ancien : ses traditions islamiques. Protecteur des villes saintes, nous le verrons, tout au long de sa vie, exalter le zèle religieux de ses guerriers, renforcer partout les règles de l'observance wahabite et restituer leur austérité primitive aux sanctuaires de La Mecque.